

Dépuis un moment le blessé sentait une douleur à l'épaule. Il pria von Ruff de la lui panser sommairement.

Il fut reconnu, au premier coup d'œil, que la blessure n'avait rien de grave ; les vêtements avaient amorti l'effort de l'animal qui, somme toute, n'avait pas eu le temps d'employer toute sa force.

Les dispositions furent vite prises pour l'installation, la sécurité et la subsistance de la petite colonie.

### XXXIII

#### DEUX ÉCLAIRS

La bande de Calao venait d'arriver au premier village où Criquet s'était fait le maître du sorcier.

Le négrier traînait avec lui deux cents esclaves « de tout premier choix ». Ces misérables étaient accouplés sous des jougs qui servaient aussi de bayarts. Des enfants étaient enchaînés au cou de leurs parents qui marchaient en espérant l'esclavage, pour éviter de mourir sous le bâton.

Ce n'étaient plus des créatures humaines, c'était du bétail.

Calao était venu sans inquiétude au village. Il savait par expérience ce qu'il devait faire pour arriver à ses fins. Il ne soupçonnait pas, il ne pouvait même soupçonner l'œuvre de nos amis.

Cependant dès les premiers moments de son occupation temporaire il crut remarquer bien des cases vides. Il lui sembla voir chez le roi des sentiments de défiance.

Il mit ces faits sur le compte de la terreur que sa puissance inspirait, et au lieu de demander, de promettre, il commanda et menaça. Le roi se ressouvait de la prédiction du fétiche blanc. Il trembla et dissimula. Il accéda à toutes les demandes du négrier et fit tant que ce dernier se crut en parfaite sécurité.

Pendant que le négrier et le chef de tribu palabraient, le sorcier s'était approché de la horde, puis de la litière de Catherine. Il avait parlé aux négriers qui la gardaient, puis aux nègres qui la portaient. Il était jovial, la jeune fille n'eut point peur de lui. Il demanda aux gardiens quelle était cette blanche et à quoi elle servait.

Un des bandits lui dit que cette femme était une future reine de noirs, mais qu'elle ne comprenait pas le grand honneur qui lui était réservé.

— Mais toi, sorcier, ne pourrais-tu pas lui donner un philtre qui la rendrait amoureuse de son futur époux ?

— Si, je possède ce que tu demandes. Je puis faire ce que tu désires.

— Comment cela ?

— C'est un secret qu'il ne m'est pas permis de révéler.

— Est-il sûr au moins, l'effet de ton philtre ?

— Au point que toujours il réussit et que moi-même je m'en ressens pendant plusieurs jours, rien que pour l'avoir touché.

Calao arrivait en ce moment. Il regarda le sorcier, puis lui dit brutalement :

— Où est ta case ?

— Là-bas.

— Tu t'arrangeras pour y donner une place à cette femme et tu nourriras ses quatre gardes. Je te payerai.

— Bien, maître, vous avez la main large et l'esprit haut.

— Va ! conduis mes gens et prends garde à ta tête, car si je paye bien, je châtie mieux encore.

Quelques instants après, Catherine était logée dans la case du sorcier et trouvait une dévouée servante dans la femme de se dernier.

Une heure plus tard, Catherine lisait la lettre de son frère. Ces deux lignes lui ouvraient un horizon subit de confiance et d'espoir en l'avenir. Elle avait caché la lame de pierre entre son sein et ses vêtements.

Le sang d'Henri touchait sa chair.

Ce contact froid de la pierre la pénétrait d'un feu étrange.

Cette impression la fit rougir.

— Oh ! s'il m'avait vue, se disait-elle, s'il m'avait devinée, qu'aurait-il pensé ? Et pourtant je ne dois plus douter. Mon cœur, par ses battements précipités, me dit qu'il m'aime. Il me donne sa vie. Ce n'est pas à la pitié qu'il cède, c'est à l'amour. Ce n'est pas son esprit qui l'inspire, c'est son âme, son âme ardente et généreuse.

Elle se tut soudain, une pensée navrante la glaçait.

— Il m'aime, reprit-elle avec angoisse, il m'aime et je suis perdue pour lui. Il m'aime, et je vais mourir sans pouvoir lui dire que son affection est partagée.

Des larmes roulaient le long de ses joues.

— Oh ! s'il savait, s'il pouvait savoir où je suis ! Et cependant il a passé dans cette contrée. Ce nègre est son ami, puisqu'il a sa confiance. S'il a donné son sang pour que mon frère m'écrive, c'est qu'il veut que j'espère. Oh ! il ne craint pas le bandit qui m'a faite esclave ; il l'écrasera lui et sa bande, et me délivrera. Qu'est-ce qu'un Calao pour mon Henri, pour mon frère ? Est-ce qu'un pareil misérable peut l'emporter sur des hommes si généreux ? Et dire qu'il ose se mesurer avec eux, qu'il me croit pour toujours en son pouvoir ! Allons donc ! S'ils ne m'ont pas tirée plus tôt des griffes du monstre, c'est qu'ils ont des motifs que je connaîtrai plus tard.

« Cependant, ajouta-t-elle tristement, pourquoi n'ont-ils pas attaqué mes gardes quand ils n'étaient que quatre ? Ils ne le pouvaient pas sans doute...

Elle n'osait plus penser, elle n'osait plus se parler, elle sentait les frissons du désespoir envahir de nouveau tout son être.

Puis elle se reprenait à espérer, puis les incertitudes succédaient à l'espoir, et le découragement la ressaisissait.

Le reste de la journée se passa pour elle dans ces cruelles alternatives. La soir, les agitations de son âme se calmèrent et elle finit par trouver un peu de sommeil.

Vers le milieu de la nuit elle en fut tirée par un effroyable vacarme. Ce n'étaient que cris, hurlements, bruits de pas dans tous les sens.

— Oh, disait-elle, toujours le pillage !

Elle se mit à prier avec ferveur. Au même moment ses gardes et ses porteurs entraient dans la case. Ils lui enjoignirent de se lever et de prendre place dans son hamac, qu'ils mirent en toute hâte sur leurs épaules ; puis ils rattrapèrent en courant les lascars qui évacuaient le village précipitamment et dans le plus grand désordre.

Catherine ne comprenait rien à ce départ si inattendu, à cette fuite tout à fait en dehors des habitudes des négriers. Un instant elle crut ses défenseurs auprès d'elle.

Elle sondait l'ombre, elle les cherchait dans les ténèbres. Elle s'efforçait de deviner la direction suivie en étudiant les regards de ses gardes.

Elle remarqua un grand feu sur une montagne voisine. Bientôt après elle vit des hommes portant des torches courir en tous sens, s'approcher des cases et y mettre le feu.

Plus de cris, plus de menaces, tout était silencieux. Que se passait-il donc ? aucun nègre ne se défendait, aucun nègre ne fuyait.

— Le village est abandonné, murmura-t-elle. Qu'est-il arrivé ?

Voici ce que Catherine ignorait. Calao avait remarqué l'absence de certains habitants des huttes, il avait questionné. Le roi lui avait répondu :

— Ils sont sortis. Les uns sont à la chasse, les autres dans leurs champs ; ils ne tarderont pas à rentrer.

Mais vers le milieu de la nuit on vint prévenir le négrier que des



UN VILLAGE NÈGRE.

ombres rôdaient autour du village. Il se leva et constata que les nègres fuyaient. Il visita successivement les cases, toutes étaient désertes.

Calao, qu'effrayait ce désert inattendu, rassembla ses hommes en rangs compacts, se mit à leur tête et commanda le départ. La colonne se mit en mouvement.

C'est alors qu'il aperçut un grand feu sur la hauteur. Ce ne pouvait être qu'un signal. Comment expliquer ces deux faits inouïs ? Un village abandonné et un signal ! Il se mit à réfléchir en interrogeant

l'horizon : un deuxième feu brillait au loin ; un troisième s'alluma ; bientôt il ne vit partout que des points lumineux.

— Oh ! rugit-il tout à coup. Eux ! Ils ont passé ici. Ils ont prévenu les nègres. Tous les villages se videront à mon approche ; mon expédition est ratée. Inutile d'aller plus loin. Ah ! ces maudits ! Pourquoi ne les ai-je pas tués quand je les tenais ? si je leur avais vendu cette fille ? C'est elle la cause de mon malheur ; elle me ruine. Oh ! cria-t-il tout à coup en tirant son poignard, elle va me payer ce désastre.

Il s'élançait vers le hamac de Catherine dont il n'était qu'à deux cents pas.

A mesure qu'il courait, sa colère devenait de la rage et l'aveuglait. Il n'était plus qu'à une dizaine de pas de sa victime.

Catherine voyait s'approcher le monstre, elle avait entendu ses menaces proférées dans un patois espagnol. Elle comprit l'imminence du danger ; elle sauta hors de la civière et se mit à fuir aussitôt.

En ce moment le négrier la saisissait d'une main par ses cheveux épars sur ses épaules, levait son poignard de l'autre et frappait.

Mais au lieu d'atteindre Catherine, l'arme s'enfonça dans le bois du brancard.

L'un des porteurs avait fait un mouvement involontaire ou prémédité et avait heurté le bras armé du négrier.

Calao, fou de rage, se précipita sur le nègre porteur, le poignarda, s'acharna sur lui, et le larda de vingt coups en quelques secondes. Le deuxième porteur, poussé par la peur, se jeta en avant ; le négrier s'élança sur lui, le tua et le cribla d'une foule d'autres blessures inutiles. Mais tous ces mouvements précipités venant après l'excès de rage, la course aveugle et la folie lui avaient fait perdre haleine et brisé les forces.

Lorsqu'il se redressa, pantelant, les yeux sanglants, les lèvres convulsées et blanches d'écume, il chercha sa victime ; il ne la vit plus.

— Ar-rê-tez-la ! ar-rê-tez ou la mort ! hurla-t-il par hoquets.

Catherine n'avait évité Calao que pour tomber dans les mains de dix de ses complices.

La malheureuse se débattait avec la force que donne le désespoir. Les bandits poignaient dans ses chairs, dans ses cheveux, partout.

— Ici, crièrent les lâches répondant à leur chef, nous la tenons !

— Liez-la ! commanda Calao déjà moins bouleversé. Ce n'est pas assez de la tuer ainsi. Il me faut plus que cela. Je me suis stupi-

dement emporté. Ce n'est pas de cette manière que Boukra se venge. Tenez-la à terre, paralysez-lui les jambes et les bras pour qu'elle ne puisse faire aucun mouvement, et attendez un instant, je suis encore trop essoufflé.

Calao s'était rapproché de Catherine. Il ricanait féroce-ment.

— Maître, lui dit tout à coup un lascar, regarde !

L'homme montrait un feu qui s'étendait rapidement dans la savane et menaçait le village.

— Le feu va se propager rapidement, s'écria Boukra ; nous risquons de rôtir ici, il n'est que temps de nous éloigner. Avant de partir, laissons cette femme attachée sur le sol, les flammes qui se rapprochent feront le reste. Ce n'est pas assez. Mes deux idées sont bonnes, je les utiliserai plus tard. Détachez-la et en route ! au galop, le feu gagne. Mais où sont donc les nègres de ce village ? Ils nous cernent peut-être. En route, au galop ! faites suivre, n'épargnez pas ma cargaison de noirs, qu'ils suivent ou qu'ils crèvent !

Cet ordre avait produit un effet immédiat ; il fut exécuté ponctuellement. C'était l'obéissance passive doublée de la peur et du danger.

Ces mots : « qu'ils suivent ou qu'ils crèvent ! » avaient surexcité les négriers.

Ils songeaient, non à adoucir le sort de ceux qu'ils conduisaient, mais à choisir les supplices, à torturer inutilement, surtout inutilement.

Les négriers ne pouvaient piller ; ne leur fallait-il pas une compensation ?

Ils arrachaient les cheveux des captifs, pinçaient les chairs, tordaient les membres ou y pratiquaient des incisions avec la pointe de leurs couteaux ; mais ils ne tuaient point.

Le feu venait au secours des victimes. Il gagnait la plaine, menaçant les bandits. Bâtons, cordes et fouets se levèrent, sifflèrent, frappèrent ; puis vint le commandement qui se perdit dans la tempête de hurlements, de cris de rage, de coups sourds, de sifflements :

— En route ! au galop !

La course était une fuite.

Malheur à celui qui fera un faux pas ! malheur à la femme qui ne pourra pas courir, à l'enfant qui pleure ! Le négrier sait où frapper.

Les gourdins, les fouets répétaient l'ordre sinistre :

— Suis, ou crève !

Les esclaves couraient ; les négriers surveillaient le défilé ; ils se taisaient pour mieux assurer leurs coups.

Les captifs hurlaient ; ils couraient pour n'être pas frappés.

N'importe, leurs bourreaux les attendaient au passage, choisissaient une victime, calculaient la place la plus avantageuse, frappaient et ricanèrent. La chaîne filait. Ce n'était pas un carnage, c'était une manœuvre. Il y eut des morts.

Parmi les esclaves, quelques désespérés se révoltaient pour se faire tuer.

Au petit jour, Calao visitait sa marchandise.

Sept esclaves avaient été tués ; il y avait dans ce nombre trois jeunes filles, une mère et son enfant. Onze mutilés avaient été traînés par leurs compagnons ou par les chameaux. Quoique vivants encore, ils n'étaient ni vendables, ni transportables. Il fallait se défaire de ces « non-valeurs ».

Le maître appela ses hommes. Il leur dit de refaire le « chapelet ». C'était tout un travail, les lascars ne se pressaient pas.

— Paresseux, cria Boukra, qu'attendez-vous ? n'avez-vous pas vos couteaux ?

C'était assez, les lascars comprirent.

Partout où il ne fallait que détacher un cadavre, ils ne défaisaient pas le joug, ils coupaient la tête. Ils ne déliaient pas les membres, ils les rompaient et les arrachaient. A quoi bon achever les victimes ? Ils laissaient la vie à ceux qui pouvaient encore souffrir...

Catherine était emprisonnée dans son hamac, elle était garrottée, réduite à une immobilité douloureuse.

Boukra regardait vaguement. Il pensait, il était moins agité :

— En route, dit-il tout à coup ; nous allons à Louala par un autre chemin. Il ne faut pas qu'un moment de colère me fasse perdre les résultats de toute une laborieuse campagne ; ma vengeance peut attendre. Au reste ce n'eût pas été assez, elle seule eût souffert, sa mort doit être le couronnement du supplice que j'infligerai à ses amis. Allons, en route ! Il y a danger à rester plus longtemps.

Ces mots eurent un effet merveilleux. Les négriers semblaient être devenus des éclairs.

